

EN MARGE

Ce cinquième cahier, s'il s'est « construit », c'est peut-être sur le travail du *deuil*. Moins que jamais nous ne proposons de thème à ceux que nous sollicitons. Parfois, un fil thématique a pu être dégagé, après coup, et nous l'avons exhibé *pour mémoire*. Nous tenons plus que d'autres sans doute aux « dés sans loisir » du hasard.

C'est d'abord la lumière des *soleils bas* de Georges Limbour qui nous a servi de phare discret. Parmi des lettres datant de trente années, Michel Leiris a bien voulu choisir celles qui fixaient cette lueur dansante : spontanée, sarcastique, dense — *distante*. « L'Homme-plume » est passé. La même lumière, majeure, éclaire les beaux poèmes de Czeslaw Milosz que nous publions ici pour la première fois en français et qui disent la terre non embrassée, « hors d'étreinte », terres et femmes aperçues, perdues et parfois retrouvées. Du gnosticisme à l'érotisme, résonne chez Milosz la question : « qui aimons-nous ? ». Et Sylvia Bernard suggère que la réponse est dans un questionnaire sans fin sur le *nom*, puisque « milocs », en polonais, c'est le mot « amour ».

Il n'est pas jusqu'aux textes critiques qui ne viennent conforter une interrogation sur la perte. Certes la sublimation n'est pas perte mais contournement, translation de forces, et Paule Plouvier le montre avec une force en suivant l'émergence du concept freudien et son utilisation par André Breton. André Guyaux, lui, nous parle des « soleils bas » de *L'Angelus* de Millet et de la mort du fils ; il réinterprète savamment l'interprétation de Dali, non sans suggérer qu'une sorte de commentaire, bien antérieur, a déjà été proposé : par François Coppée, et en un millier de vers, encore ! De la perte, enfin, Françoise Ascal et moi-même parlons inlassablement : ici, en des textes brefs et bizarrement symétriques.

Mais il est d'autres formes de deuil : éclatantes. De ce côté *éclatent* des objets bizzares : les sculptures de Daniel Nadaud, les objets de Ragnar von Holten, ceux de Christian d'Orgeix — dont André Pieyre de Mandiargues dit bien, ici : « Dans l'art de donner une signification à des riens, menus débris, miettes, fragments animaux,

minéraux, [...] Ragnar von Holten et Christian d'Orgeix, inspirés autant par l'humour souvent noir de leur caractère que par une espèce d'amitié universelle vouée à des parcelles d'inexistence, savent [...] les animer au vrai sens du mot».

Voici enfin l'ange exterminateur... Alberto Gironella, homme de grande culture, ami de Luis Bunuel et de Pierre Alechinsky, homme d'excès et de solitude aussi, retiré Valle di Bravo, hôte chaleureux et distant, dont José Pierre désigne ici avec sûreté une des sources de la révolte. La peinture du «siècle d'or», qu'il nous jette à la face en fragments, ou bien sa thématique plus récente, somptueuse et non moins codée, méritent bien l'une et l'autre notre admiration plus affirmée.

Deuil pour deuil... Le sacrifice n'est peut-être pas du côté que l'on pense.

Jacqueline Chénieux